

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

bi-mensuel

1^{re} ANNÉE, n° 4

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, ido, italien, portugais, roumain.

Abonnements : Six mois . 3f. » — Extérieur . . . 4f. »
Un an . . . 5 50 — — . . . 7 50

Tout numéro antérieur au courant : 0 fr. 25

Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, peu en importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Il n'est rien comme de s'entendre

Les num^s précédents de *l'en dehors* ont été — et celui-ci l'est également — tiré à cinq mille exemplaires. Il a été envoyé, pour les neuf dixièmes, soit aux abonnés de nos périodiques antérieurs, soit à des personnes que je sais figurer sur des listes d'abonnés ou de souscripteurs à des œuvres dites d'avant garde — ou dont les caractéristiques ont des traits communs avec nos revendications — soit encore à des « animateurs » de groupements avancés. Je m'adresse à des individualités tellement sélectionnées qu'il serait puéril de leur part de se retrancher derrière un « je n'ai pas demandé qu'on m'envoie cette feuille ». Cela n'est pas de mise entre nous. Malgré les quatre ans et demi que j'ai passés en retrait de la circulation, j'ai encore assez de confiance en certains esprits humains pour croire que ceux auxquels *l'en dehors* est adressé me feront savoir qu'il est inutile de leur en continuer l'envoi, si notre activité ne leur plaît en aucune façon.

E. ARMAND

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

...Les Indiens ne voyagent que pour leur plaisir. Ils ont bien raison. Ils ne sauraient considérer un voyage autrement que comme « une partie » où il y aura beaucoup de gibier, beaucoup de poisson, du miel et des fruits de la forêt, des amourettes, et si c'est possible, à la fin, du cachiri et de la danse. Heureux gens qui ne se tourmentent pas pour « tenir un rang ou faire une position, paraître, s'élever, se faire connaître, s'assurer l'aisance pour la vieillesse », qui n'ont pas d'inquiétude dans l'esprit, pas de rancœur, pas d'amer mépris, de rage indignée, de longues espérances et d'irréparables déchets dans l'âme! Quels beaux philosophes! Il n'y en a pas un d'entre eux qui accepterait telle qu'elle est notre vie civilisée; et nous qui les visitons, nous sommes trop lâches pour renoncer sans esprit de retour à ces vices, à ces faiblesses, à ces monstrueuses injustices, à ces décevants enthousiasmes que nous appelons notre civilisation, pour nous fixer, une bonne fois, au bonheur qui est là. Mais ils sont confiants, ils supposent que la carrière de l'homme civilisé est faite d'environnements supérieurs, et que les rides de notre front et le pli de notre lèvres sont surtout la marque d'une grande activité d'esprit où les enchantements compensent largement les souffrances. Bons et naïfs conservateurs, conservez mieux ce précieux état social que l'on n'aurait jamais dû changer: si vous saviez le danger que font courir à votre bonheur les blancs qui vous visitent, vous nous massacriez impitoyablement du premier au dernier...

CHEZ NOS INDIENS. — Quatre mois dans la Guyane Française, par Henri COUDREAU.

Ni la raison ni la vérité ne font rien sur la multitude. TACITE.

Ce qui est approuvé par le vulgaire est nécessairement faux. ROGER BACON.

Regrets

Ah! j'aurais bien voulu me montrer vrai toujours; Mais souvent, trop souvent, d'infliger de la peine J'eus crainte et cette peur, empoisonnant mes jours, Me fut plus qu'une charge: — une effroyable chaîne.

Me montrer naturel. Sans masque, sans couleurs, Souriant quand la joie illuminait ma route; Aux heures de revers: triste ou versant des pleurs, Et le front soucieux quand m'obsédait le doute.

Me montrer naturel. Sans voiler mes passions; De mes desirs éteindre alors qu'il flambe, intense, L'éclat. Sans redouter d'afficher mes actions Ou de n'en dire mot, selon que bon j'en pense.

J'ai préféré me taire ou parler comme un sourd, Comprimant mes elans dans un effort immense. De n'avoir point osé me montrer vrai toujours Que j'ai perdu, gâché d'heures de jouissance!

E. ARMAND.

Voici Noël!

Voici Noël et les foules se pressent vers les églises, les cathédrales richement décorées, magnifiquement éclairées, dont la vaste nef s'emplit d'une musique merveilleuse. Voici Noël et tout parle aux sens dans les immenses édifices où l'encens, les clartés et les sons se conjuguent pour verser un peu d'ivresse à ceux qui s'entassent sous leurs voûtes. Voici Noël et l'histoire qu'on raconte, chaque fois que cette fête se reproduit, ne laisse pas, à première vue, d'être touchante. Elle va droit aux cœurs sensibles:

Une jeune femme à l'ultime période de sa grossesse se traîne sur une route poussiéreuse de l'Orient antique. Elle a conscience que l'heure de sa délivrance approche, mais on la renvoie d'hôtellerie en hôtellerie. Toutes sont pleines et il ne trouve pas un seul voyageur disposé à céder sa place à l'étrange. Elle est enceinte, c'est vrai, sa position est vraiment pitoyable, mais les gîtes gardent leur gîte: qu'elle aille accoucher ailleurs! La nuit descend, s'approfondit, les douleurs de l'enfantement saisissent, torturent la malheureuse. Toutes les portes sont closes à cette heure: faudra-t-il que Marie mette son premier né au monde sur le bord du chemin? Toutes les portes... non point toutes, il reste une étable ouverte et les bêtes qui l'occupent se montrent moins dures de cœur que leurs frères supérieurs. Elles laisseront la mère à bout de forces donner naissance à son fils, elles la laisseront déposer le nouveau-né dans la crèche.

Mais l'histoire ne se termine pas là. Dans la crèche l'enfant vagit sans doute, tandis que, harassée, la mère repose probablement sur la litière de l'étable. A quoi songe-t-elle, Marie? A la rudesse des hommes, à l'avenir réservé à sa progéniture? Quels rêves creuse-t-elle en son cerveau encore tout ébranlé par les commotions de l'enfantement? Mais voici qu'on entend des voix, des appels; des torches illuminent la nuit. Quels sont ces cortèges qui se dirigent vers l'humble masure? L'effroi a remplacé le rêve. C'est que Marie est mère maintenant. Sont-ce des brigands? La contrée en pullule. Sont-ce des ennemis? Des amis? Des amis — mais elle ne s'en connaît point dans les alentours. Oui, des amis, et plus encore. Des mages, des chefs, des rois qui s'en viennent adorer le nouveau-né et déposer des trésors à ses pieds.

Car le petit être qui git dans l'obscurité crèche, c'est le Fils de Dieu. O revanche! qui enthousiasme le populaire. Celui qui ne trouvait pas tout à l'heure un lieu pour venir au monde, voit les grands de la terre se prosterner devant lui. Qui sait la pensée qui a germé dix-neuf siècles durant, qui germe encore dans les profondeurs de l'intelligence des masses croyantes? Noël n'est-il pas le symbole du jour où les riches et les puissants devront s'incliner devant le gueux, le miséreux devenu supérieur à eux par les effets d'une puissance mystérieuse qui les dépasse?

Voici Noël, la fête de la naissance du Fils de Dieu, qui selon le dogme orthodoxe chrétien a été mis au monde par une vierge. Et que vient-il faire

sur la terre? racheter, rédimier par ses souffrances les fautes, les écarts, les péchés de l'Humanité que ses crimes ont brouillée avec le Père Céleste. C'est à dire qu'il est appelé pendant toute une vie à subir dans son esprit et dans sa chair toutes sortes d'avaries, d'humiliations, de persécutions, de tortures, jusqu'à mourir cloué sur un bois ignoble. Ce sacrifice se comprendrait s'il était pour quoi que ce soit dans la culpabilité humaine. Mais c'est un caprice du Père; il ne lui faut, à ce vieux Despotisme, rien moins que les sanglots, les déchirements et le sang de son Fils unique pour apaiser sa vindicte cruelle.

Sa vindicte? Mais que lui doivent les hommes qu'il a tirés du néant sans les consulter? Qu'est-ce que ce Créateur: impuissant à éviter à ses créatures de s'engager sur la mauvaise voie; ou, de la cime de son Omnipotence, les laissant traitreusement se débattre et barboter dans la mare des tentations et des concupiscences? Quel sadisme dans cette action de créer des êtres sensibles et de ne point les douer de la force qu'il faut pour surmonter le mal! Quel raffinement de malignité, pour y remédier, d'envoyer sciemment vers la douleur des incompréhensions, des reniements, des trahisons un Être qu'il ne sait pouvoir se dérober à sa cruauté!

Voici Noël! Enfant Jésus, tu n'es pas le symbole du sans logis auquel un jour les Conducteurs des troupeaux humains viendront rendre hommage. Tu es l'image des instruments vivants dont ils se servent pour accomplir leurs desseins. Tu marcheras sous le fouet de la volonté de ton tyran de Père; tu rempliras son but, non le tien, sans te demander si tu trouves le moindre avantage personnel à accomplir ses visées; tu suivras, obéissant, le sillon qu'il te trace, sans remuer, sans formuler une protestation, sans esquiver un regret; sans murmurer d'autres paroles qu'un acquiescement à l'annihilation de ton vouloir, de tes sentiments. Tu refuseras les moyens d'échapper à la mainmise du bourreau paternel; tu repousseras la Tentation libératrice; jusqu'à la fin, tu comprimeras l'élan de tes desirs.

Enfant Jésus, tu n'es que le symbole de la résignation. E. ARMAND.

Mes chants ne sont pas seulement des chants de loyalisme, ce sont aussi des chants d'insurrection, car je suis le poète-juré de tous les rebelles audacieux du monde entier, et celui qui vient avec moi laisse la paix et la routine derrière lui, et il risque à tout instant de perdre la vie. WALT WHITMAN.

l'en dehors

veut être le journal de ceux qui aspirent à ce que la réciprocité remplace la violence et la ruse dans les rapports entre les hommes; qui désirent substituer à un soi-disant contrat social, imposé par la force et réglementé par l'arbitraire: l'égalité libérale pour chacun de se comporter à sa façon et de régler de gré à gré ses relations avec toute unité ou collectivité humaine. De ceux qui souhaitent instaurer, à la place du monopole et de l'uniformisme, le libre jeu d'une émulation saine, basée sur l'entier accès de l'être individuel — isolé ou associé — à toutes les possibilités permettant d'assurer un plein rendement à son effort personnel.

En guise d'épilogue

J'apprends que la Ligue pour le Relèvement de la Moralité publique dont le journal *Le Relèvement Social* est l'organe, poursuit devant les tribunaux Victor Marguerite, l'auteur de la *Garçonnette*, sous l'inculpation d'avoir poussé la hardiesse de certaines pages au delà des limites reconnues, par ce qu'on appelle « les bonnes mœurs », à la liberté des écrivains. Qu'il soit entendu dès l'abord que je n'aime pas la *Garçonnette*, roman triste, au finalisme moral évident, aux antipodes de ma conception dyonisiaque, sainement, joyeusement voluptueuse de la vie. Mais il y a un autre aspect de la question. On pourrait se demander si les gens du Relèvement Social, en majorité protestants ou appartenant à d'autres confessions religieuses, ou encore d'hérédité protestante, sont aucunement qualifiés pour reprocher à Victor Marguerite ses audacieuses descriptions des mœurs contemporaines. Il n'y a aucune page de la *Garçonnette* qui, sous ce rapport, dépasse l'audace de la Bible. N'est-ce pas de l'histoire de Sodome que vient le terme sodomisme et de l'histoire d'Onan le vocable onanisme? Y a-t-il peinture plus réaliste que les derniers versets du chapitre XX de la Genèse, décrivant comment les filles de Loth s'y prirent pour obtenir de la postérité de leur père. Et l'histoire d'Amnon et de Tamar. Et tant d'autres que je n'ai pas l'espace voulu pour rappeler. Voyez-vous Victor Marguerite poursuivant la Société Biblique devant les tribunaux pour publication et colportage d'ouvrages obscènes. Ce ne serait qu'un prêt pour un rendu. QUI CÉ.

Libres opinions

Notre République à rebours, — sorte de manoir à l'envers qui menace ruines — a résolu de singulière façon le problème de la justice. Elle amnistie les assassins et les voleurs qu'elle décore et paye grassement, tandis qu'elle enferme dans ses geôles quiconque n'est pas satisfait de ses palinodies. On voit des généraux qui devraient être au bagne, obtenir des sinécures et des commandements, des tripoteurs qui devraient expier leurs crimes, se vanter impunément de leurs exploits au lieu de se taire. Nous pataugeons dans l'ordure et la boue. Nous nous y enfonçons un peu plus chaque jour. Bientôt nous serons complètement submergés... si nous n'y prenons garde, et si quelques-uns d'entre nous, plus courageux que les autres, ne s'attellent à l'œuvre d'épuration nécessaire.

Les politiciens, et en général tous les serviteurs du mensonge, trouvent des « domestiques » pour leur faciliter leur tâche. Ces larbins à tout faire de l'ordre et de l'autorité accomplissent leur besogne obscure, ignorés la plupart du temps et bien à l'abri. Ils sont capables de tout, et quand on attaque leur « patron », ils se montrent pour proclamer leur innocence et leur honnêteté.

La République a ses « affaires » qui ne sont pas bien propres: guerres européennes ou lointaines, justice bâtarde, mercantilisme et vie chère, sont quelques-unes des plaies de ce régime abject. Il a conservé toutes les tares de l'ancien, auxquelles il a ajouté les siennes, nous démontrant par là que, quelle que soit sa forme, tout gouvernement est impuissant à réaliser la justice et à fonder l'harmonie.

Si la France est victorieuse — et comment! — elle le doit aux bolcheviks qui ont fait germer dans l'armée allemande l'esprit révolutionnaire. Mais, au lieu de leur savoir gré d'une si belle victoire, elle s'acharne après ses sauveurs. C'est qu'en effet ceux-ci espéraient pour elle une autre victoire, autrement noble et pure, la victoire sur son impérialisme et son militarisme, la victoire de l'Idée sur la Force.

Si le ridicule tuait vraiment en France, comme l'on dit, il y a longtemps que la plupart des français seraient morts. Mais ils sont bien vivants, d'une vie inerte et factice, il est vrai, qui ressemble beaucoup plus à la mort qu'à toute autre chose, mais enfin ils vivent. Or, s'il est possible de vivre dans le ridicule, on y sombre aussi, et c'est assurément le châtement qui convient le mieux à des fantoches.

Si le peuple ne frémit pas d'indignation au récit des « assassinats » commis par les chefs de l'armée pendant la guerre pour « faire un exemple », c'est qu'il est mûr pour le régime du knout ! Le militarisme devrait sortir diminué, anéanti, de ces constatations.

Tout ce qui peut être dit contre le militarisme, l'armée, la patrie, a été dit par leurs défenseurs les plus acharnés d'aujourd'hui. Ils déploient autant d'énergie à servir ces idées qu'ils en mettaient autrefois à les combattre. On trouve, dans les écrits de nos dirigeants, la condamnation du régime qu'ils incarnent. Ces gens là sont des fous qui s'imaginent empêcher de germer les idées qu'ils ont semées.

La mort d'un savant passe inaperçue, mais le combat de deux brutes passionne l'univers. Des paris sont engagés. Lequel des deux sera champion du monde ? Le vaincu entrainera dans sa chute tout un peuple qui le proclame déjà vainqueur. Le jour si impatientement attendu arrive enfin. Le monde entier a les yeux fixés sur les adversaires. On suit anxieusement les péripéties du combat. Minute par minute, on en apprend les détails. Cela passe avant tout le reste, cela seul compte... Si on employait, à la place de milliers d'hommes, des « boxeurs » pour régler les différends internationaux, la guerre aurait vécu, et de tels pugilats auraient leur raison d'être.

On acclame le vaincu et on insulte le vainqueur, ce qui prouve que l'amour des sports ne guide point les spectateurs. Ces derniers mettent le patriotisme où il n'a que faire.

Il suffit d'être une brute, aujourd'hui, pour être porté en triomphe.

Les « vagues » succèdent aux « vagues », vague de froid ou vague de chaleur, vague de hausse ou vague de baisse (!), vague de ceci et vague de cela, suivant le bon plaisir des journalistes, qui racontent à leurs lecteurs tout ce qu'ils veulent. Cependant, la vague d'assaut du prolétariat contre la vague de mercantilisme et de militarisme du monde bourgeois n'est point une invention de journalistes. On peut dire que ce sont des vagues réelles. Laquelle des deux submergera le monde ?

Dans une foule quelconque, des gens passent avant leur tour quand des centaines de personnes attendent devant une porte ou un guichet. Si on leur en faisait autant, ils protesteraient. Le peuple a le sens de la justice quand il est lésé, mais il la viole chaque fois qu'il le peut.

En art et en littérature, nous sommes des extrémistes. Mais extrémistes n'a jamais voulu dire *fumistes*. L'extrémisme intellectuel est le contraire de l'extravagance et de la bizarrerie qu'affichent certaines écoles (depuis les plus officielles jusqu'aux plus... avancées) qui ne visent qu'à attirer l'attention des badauds par les moyens les plus grossiers, où l'art et la pensée n'ont rien à voir.

« Arrêt dans l'escalier élévateur », « fermé pour cause de réparation », etc... On lit un peu partout ces pancartes chez le peuple le plus spirituel de la terre. Vous pouvez passer dix ans après au même endroit : ces inscriptions y seront encore. Il y a là, assurément, un vice d'organisation. Il triomphe sur toute la ligne. Les services d'hygiène brillent par leur absence d'hygiène : ce sont les endroits les plus malpropres. Un employé pour servir cinq cents personnes qui font la queue toute une journée. Un passeport rendu parfaitement inutile, le scribe ayant mal orthographié votre nom. Des becs de gaz allumés le jour, éteints la nuit. Arroser les rues, c'est les inonder (on les arrose quand il pleut) ; les balayer, cela consiste à répandre un nuage de poussière. Construire, puis démolir, puis reconstruire un édifice quelconque, commencer des travaux

qu'on abandonne au petit bonheur, semer la ville d'échafaudages éternels, de palissades qui tôt ou tard s'effondrent, creuser des trous, élever des monticules, répandre des ordures sur des terrains vagues, etc... cette façon d'être pratique est particulière à l'administration française, aussi bête que malfaisante.

En France, — il y a des chances pour que ce soit la même chose, ailleurs, le peuple étant partout aussi bête, on ne nous donne rien sans nous avoir fait attendre plusieurs heures. Stationner des journées entières devant un guichet pour obtenir un bout de papier portant le sceau de l'Administration, vous donnant le droit de recommencer le lendemain devant un autre guichet, et ainsi de suite pendant des semaines, voilà qui est accepté sans trop de mauvaise humeur par les descendants de ceux qui ont fait, paraît-il, la Révolution.

Aujourd'hui il n'est pas possible de « voyager » sans penser : « Arriverai-je vivant à destination ? Peut-être serai-je estropié pour le reste de mes jours ? » Comme on le voit, l'administration est une belle chose, qui se moque de la sécurité des voyageurs, et n'a qu'un désir : s'emparer des poches et engraisser des « actionnaires ».

Les gens de la police ont tous les droits : ils peuvent faire toutes les « cochonneries » : ils sont au-dessus des lois, mais ils arrêtent ceux qui les imitent.

Notre époque nous apporte chaque jour de nouvelles preuves qu'il y a décidément deux justices : l'une qui est inhumaine et l'autre qui est humaine. La première est l'œuvre de la société qui appelle justice exactement son contraire et commet sous ce nom les pires iniquités ; la seconde plane au-dessus des combinaisons de la politique : les juges l'ignorent, et elle est l'apanage des hommes de cœur.

Il vaut mieux les servitudes matérielles et l'âme libre que l'esclavage moral dans le bien-être. C'est cependant ce dernier parti que la démocratie semble nous réserver. Une âme libre dans un corps libre, cet idéal n'est pas plus le sien que celui de la bourgeoisie. Il faut que l'un ou l'autre soit sacrifié à l'ambition des politiciens de droite ou de gauche.

Il est difficile de faire ce qu'on veut dans la société actuelle. C'est miracle quand on parvient à être à peu près soi-même. Combien d'hommes qui se croient libres se tyrannisent eux-mêmes et ne font pas ce qu'ils veulent : les riches et les mondains, les hommes politiques et les financiers. En réalité, le plus libre c'est encore celui qui ne possède rien, celui qui est souvent esclave d'une besogne stupide. — l'artiste, qui est obligé de faire un métier pour vivre.

Le « public » a besoin qu'on l'amuse. La presse se charge de cette besogne. La question du paiement d'une indemnité de la part de l'Allemagne occupe les esprits. « Faire payer » le vaincu devient une question de vie ou de mort. Rien n'existe en dehors : la vie tout entière aboutit à cela.

« Et les boches ? » Certaines gens vous abordent avec cette question. Elle a remplacé pour eux l'éternel lien commun : « Il fait chaud, hein ? » ou bien : « Quel froid ! » Leur cervelle n'est guère compliquée.

Des gens que l'on croit sincères ne le sont point. Quand on est convaincu de leur fourberie, on doute vraiment de tout. « Si ceux-là ne sont pas sincères, pense-t-on, qui le sera ? » Certains personnages, en effet, se présentent sous des dehors tout à fait trompeurs : ils jouent un rôle. Tôt ou tard on s'aperçoit que leur attitude n'est que du bluff.

Assez de dictatures comme cela. Si après la dictature de la bourgeoisie, après la dictature du prolétariat, on nous menace d'une « dictature individualiste », c'est que les mots n'ont aucun sens. Certains vocables jurent d'être accouplés. D'autres vont bien ensemble. Nous ne voulons pas plus d'une dictature communiste que d'une dictature individualiste. Impérialisme, dictature, hégémonie, que sais-je, ces mots appartiennent au passé : ils ne peuvent en aucune façon faire partie du vocabulaire de l'avenir.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

PROPOS D'ÉDUCATEURS

Les réalisations individualistes à l'école publique actuelle

L'éducation des jeunes enfants est notre meilleur moyen d'action, notre meilleure propagande. Mais beaucoup de camarades la croient presque impossible parce que nous n'avons ni les moyens, ni le temps, ni les personnalités nécessaires pour créer des écoles selon notre esprit — et, faute de ces écoles, ils n'essayeront rien de ce côté.

Je crois, au contraire, que l'on peut beaucoup, même dans les écoles actuelles. On en a calomnié l'organisation et les programmes. Beaucoup se plaignent d'être ligottés par ceux-ci seulement parce qu'ils n'ont pas la force de se libérer. Là comme partout ailleurs, on ne reçoit pas la liberté comme un don — il faut conquérir et se créer sa propre liberté. Les programmes ont été faits par des gens intelligents — et ils sont si vagues qu'ils n'obligent point du tout les instituteurs qui les appliquent à faire entrer tant de choses dedans. Libre à nous de les organiser, de les façonner suivant notre conception personnelle de ce qu'un enfant doit savoir ; libre à nous aussi d'insister sur tel point que nous jugeons important et de glisser sur tel autre qui ne nous est point sympathique — surtout, une méthode déterminée ne nous est point imposée. Il est vrai que nous recevons des « conseils », des « directions » ; mais qui nous empêche d'y prendre ce qu'il peut y avoir de bon, et de laisser tomber ce qui nous semble inadéquat à ce que nous voulons être l'esprit de notre classe ? Enfin, l'instituteur est libre dans sa classe, la surveillance de l'inspecteur est presque inexistante, et on a beaucoup exagéré la tyrannie des directeurs ; légalement, ceux-ci n'ont aucun droit d'envoyer un instituteur qui ne leur demande rien, et il y a une certaine façon de remettre à sa place, sans se fâcher, celui qui se permet d'être indiscret. Quand il voit à qui il a affaire, il ne s'y frotte pas.

Et donc, c'est surtout de l'instituteur lui-même que dépend l'éducation individualiste ou autre de ses élèves. L'individualisme n'est pas un dogme que l'on enseigne à des gosses : c'est un esprit qui vivifie ou non l'enseignement et qui se traduit d'abord et surtout par un tas de petites phrases, de gestes, par une manière d'être qui n'agit qu'à la longue et qu'il est difficile de concrétiser par des exemples précis. Je puis donner celui-ci : dans des causeries géographiques sur l'Afrique, j'ai amené des enfants à penser et à dire qu'il était aussi mal d'aller combattre les nègres chez eux et les forcer à travailler pour nous, que si eux venaient pour nous asservir et nous exploiter. Qu'il était aussi mal de contraindre qu'inique de se soumettre à son autorité.

En dehors de l'enseignement proprement dit, il y a l'organisation de la classe ; je sais bien que nous devons avoir un « emploi du temps », mais nous pouvons, d'accord enfin avec les circulaires administratives, le violer en faveur d'une actualité intéressante par exemple. De toute façon, je me suis toujours arrangée pour laisser quelque flottement entre les divers exercices, pendant lesquels les enfants s'occupent à leur fantaisie, la seule règle étant de ne pas ennuyer les autres. De même, en faisant l'éducation des mouvements pour rendre ceux-ci plus harmonieux, plus souples, donc plus silencieux, les enfants doivent se procurer eux-mêmes les objets dont ils ont besoin ; il est entendu que l'ordre des tables, de la bibliothèque qui sont déposés ces objets est placé sous leur responsabilité — comme aussi leur incombe le soin d'orner la classe, de la rendre aussi peu « classique » que possible.

Enfin, il est encore des instituteurs qui croient que sans un système de places, de récompenses ou de punitions diverses on ne peut exciter les enfants au travail. Mais je pense au contraire que nos élèves sont très accessibles au sentiment de l'Art pour l'Art — c'est à dire de la tâche bien faite pour elle-même. J'ai supprimé résolument toutes ces distinctions de classes où j'ai passé et ne m'en suis jamais mal trouvée ; les enfants se groupaient suivant leurs affinités, ou suivant leur besoin physiologique (vue, taille) et changeaient de place au gré des circonstances. Ainsi disparaissent toutes ces disputes de préséance qui naissent entre les enfants lorsqu'ils doivent se mettre « en rang ».

Je ne dirai pas que je suis arrivée à mes fins sans difficultés, dans différentes classes. J'ai obtenu les meilleurs résultats dans une classe qui alla de 30 à 70 bambins, garçons et filles, de 3 à 8 ans. En moins d'un an, ils prirent l'habitude de la liberté (ils étaient trop petits pour garder longtemps une autre empreinte), l'habitude de me traiter comme leur grande camarade, de se débrouiller tout seuls dans leurs petites affaires, de s'entraider volontiers. Un inspecteur assez intelligent pour voir ce que je voulais et ne pas me chercher noise, me dit : « Vous élevez vos enfants comme s'ils devaient vivre hors du monde ». C'est vrai, j'essaie de les faire vivre pour eux-mêmes plutôt que pour la société. « Mais, me dit-il, la société est là, vous ne pouvez la nier ; si vos élèves acceptent quelque chose d'elle, ils lui doivent aussi quelque chose. Vous devez donc les former pour la vie en société. » Hélas ! la société ne les formera que trop tôt à son image ; je ne crains pas de les rendre trop libres, trop indépendants du reste du monde. Dans une autre classe de 40 fillettes de 5 à 10 ans, j'eus plus de difficultés, parce qu'elles étaient d'une autre race, plus routinière. Pourtant, au bout de moins de deux ans, cela pouvait marcher. Maintenant, au milieu d'une population formée à la servitude par des siècles de métagage sous la domination des grands propriétaires, et qui maintenant travaille dans quelques usines sans avoir jamais connu l'indépendance du paysan, du petit propriétaire — ne connaissant guère de milieu que la servilité et la gouaille — je ne me dissimule pas que la besogne d'éducation va être beaucoup plus dure, je l'ai déjà éprouvé. Mais j'espère bien, tout de même, au bout d'un temps plus ou moins long, éveiller l'in-

dividu dans mes gosses et leur donner le goût et la pratique de la liberté.

De ces expériences personnelles, je conclus donc que, dès maintenant, l'éducation individualiste des enfants n'est pas un vain mot — et que, sans attendre le jour heureux où nous aurons des écoles bien à nous, sans se décourager, parce que l'effort est pénible et l'œuvre de longue haleine, les instituteurs peuvent essayer de former chez ces enfants l'esprit critique, le goût des libres initiatives et la haine de toute servitude. M. P.

CONSEILS

Monte toujours plus haut, humain, délivre-toi de tout ce qui n'est pas beauté ou harmonie ; jette ton cri d'amour à travers la prairie où paissent, tristement, des esclaves sans foi. Brandis l'arme en faveur des victimes des Lois ; rêve de devenir le plus puissant génie ; que la Bonté soit ta compagne en cette vie, et ne faiblis jamais ! Le salut est en Toi ! ALBIN.

Rimes d'un Vagabond.

A une Jeune Fille

Une rose à la main et des pleurs dans les yeux — Dans vos beaux yeux qui font rêver à d'autres cieux —

Hélène, vous passiez mystérieuse et pâle... La rose frissonnait entre vos doigts d'opale Et la Nuit respirait son suave parfum.

Hélène, vous pleuriez sur vos rêves défunts.

Adieu ma chère amie, adieu et pour longtemps ! Ah ! pourquoi mon amour à peine à son printemps Meurt-il comme une fleur des bois, dans l'ombre éclose ? Et pourtant vous étiez belle comme une rose... Ce soir, mon cœur malade est bien près de mourir Mais vous pouvez peut-être encore le guérir.

O souvenirs charmants de ma tendre jeunesse Je souffre, laissez-moi tout seul dans ma détresse !

O tristesse des nuits sans sommeil et sans joie, Mon cœur et ma pauvre âme, à la douleur en proie, Demeurent torturés entre ces quatre murs. Et mon cerveau est plein de noirs pensers impurs Hôpital. Pierre des RUYNES.

(Pour les Amants des Poètes).

RÉPANDÉZ NOS BROCHURES DISTRIBUEZ NOS TRACTS

L'INDIVIDUALISTE (en français au recto, en ido au verso), exposé à la fois condensé et lumineux de l'attitude des « nôtres » devant la vie.

QUI EST LE JUGE DU CRIMINEL ? la réputation la plus profonde qui jamais ait été faite peut-être de l'application de la justice parmi les hommes.

Les 3 exemplaires : 10 centimes.
Les 33 exemplaires : 1 fr.

Croquignoles

Ce n'est qu'un conte.

J'ai ou plutôt j'avais comme copain un militant individualiste australien du nom de... Smith, si vous voulez, habitant dans la banlieue de Sydney, colporteur de brochures sur l'amour libre — free love en anglais — et poussant le goût de la discussion jusqu'à controverser sur le sujet en pleine rue avec d'honorables clergymen, dont la respectabilité n'en pouvait mais...

Ledit Smith affichait un moralisme union-librique des plus vigoureux : fidélité sexuelle incontestable à sa compagne Mary, répugnance aux amours parallèles, toute la lyre, quoi !

Aussi ne fut-ce pas sans surprise que j'appris qu'en dehors de Mary, il contait fleurette à une première amie, en Nouvelle-Zélande ; puis à une seconde, dans un cottage voisin du sien.

Cela me laissa rêveur. Mais ce qui me rendit encore plus rêveur, ce fut d'apprendre que Mary ayant réclamé la faculté de fréquenter un ami en dehors de son compagnon habituel Smith, celui-ci non seulement interdit son home à cet ami, en lui rappelant qu'il y avait un browning dans le tiroir de sa commode, mais encore parla de s'empoisonner au cyanure de potassium si la fréquentation ne cessait pas.

Je considère l'intervention dans la vie privée des isolés ou des groupes d'associés comme un crime, comme « le crime unique », quoique dans le cas de Mary, elle se soit plainte d'être sequestrée ou à peu près. Mais prenez tout cela pour un conte, car si ce n'était pas un conte, figurez-vous que je ne comprendrais pas qu'après avoir fait mention d'aussi flagrante inconscience, un militant tel que Smith colporte encore des brochures, controverses avec de respectables clergymen sur l'amour libre et célèbre les louanges des poètes satiriques.

Quelle dose d'amoralisme est la mienne, quand même ?

CANDIDE.

Non, ce n'est pas vous que visait « l'en dehors » en stigmatisant les pseudo-copains individualistes qui prétendent avoir accompli leur révolution personnelle parce qu'ils ont épousé une femme — à la mairie ou derrière — qui leur a apporté une dot, ou parce qu'ils tiennent boutique en ville ou encore parce qu'ils possèdent bicoque aux champs. En pareil cas, c'est toujours du voisin qu'il s'agit. Mais ce qui est bien pour vous, c'est le bulletin d'abonnement.

Aux Compagnons

A peine à son début, l'en dehors suscite des jalouses, de l'envie, des inimitiés.

Les motifs de cette animosité sont bien simples. A mon retour à la liberté, il m'a fallu un peu de temps pour me rendre compte des ravages qu'exerçait parmi les individualistes le concept monstrueux et saugrenu de l'individualisme autoritaire-libertaire.

On ne peut pas être à la fois individualiste libertaire et autoritaire. On est l'un ou l'autre. L'individualisme antiautoritaire ou anarchiste a pour ennemi de toujours l'individualisme autoritaire ou archiste. Cela est clair comme le jour.

Il n'y a pas un théoricien individualiste anarchiste sérieux qui en doute. Tucker, Mackay (qu'on qu'on se réfère à son dernier et magnifique ouvrage *Der Freiheitsucher*), Owen, moi-même, malgré les divergences de détail, sommes absolument d'accord là-dessus.

Il paraît que l'attitude de l'en dehors à ce sujet ne fait pas l'affaire des individualistes à la bohémiste. Tant pis pour eux. Je maintiendrai cette attitude malgré eux, contre eux, s'il le faut.

On aurait voulu qu'épousant des rancunes personnelles, je parte en guerre contre les communistes anarchistes. Le point de vue économique de leur tendance n'est pas le nôtre. Leur tactique, leur action, leur activité propagandiste diffèrent de la nôtre sur maint point. On s'apercevra par les thèses qui seront développées dans l'en dehors, que nous ne faisons pas la polémique à ce sujet.

Mais ces divergences définies, reconnues, constatées, ces communistes-là sont bien plus rapprochés de nous, en s'élevant contre l'autorité, que les soi-disant individualistes qui font risette à la « dictature du prolétariat ». Il n'y a pas à ergoter là-dessus. M'est un camarade de combat le communiste qui se dresse contre l'Etat, la loi, l'obligation, la sanction, leurs manifestations et leurs empiétements. M'est un adversaire l'individualiste qui tend à créer une mentalité acceptant, admettant l'idée d'une centralisation étatisée, d'un Etat légiférant et intervenant dans la vie des isolés, dans le fonctionnement des associations conclues entre individualistes.

J'ai voulu que dans l'en dehors on retrouve un écho — lointain, assourdi, il est vrai, — mais pourtant un écho de l'anarchie dans sa bonne période — la période libertadiste si je puis m'exprimer ainsi — un écho des discussions utiles et fécondes qui se poursuivirent alors aux *Causeries Populaires* (1906-1909).

Il paraît que cela déplaît aux pseudo-individualistes auxquels j'ai fait allusion. Tant pis pour eux. Je continuerai malgré eux, contre eux s'il le faut. Et puis que ce soit entendu une fois pour toutes. Ici, individualistes anarchistes de l'en dehors, nous sommes des associés, des collègues, des amicaux. Ce qui ne veut pas dire que nous ne soyons sociables; que nous ne nous créions pas d'échec personnel; que nous ne remplissions pas à la lettre les termes des contrats que nous avons examinés, discutés et acceptés de notre plein gré.

Il faut nous prendre tels que nous sommes ou ne pas faire route avec nous. Ici, à l'en dehors, nous considérons l'illégalisme comme un aspect, dangereux, si l'on veut; point recommandable certes, et à éviter dans la pratique, c'est entendu; mais quand même comme une face de l'illégalisme individualiste anarchiste, du tempérament non conformiste en matière économique. C'est à prendre ou à laisser. Les grincements de dents des assainisseurs ne nous feront pas reculer d'une semelle. Qu'ils aillent donc à s'assainir eux-mêmes avant de jouer aux professeurs de moralisme.

Comme on peut le penser, ce n° 4 nous revient à un prix très élevé. Nous ne voulons pas répéter ce que nous avons déjà écrit dans nos deux derniers numéros. Mais si l'on veut que le n° 5 paraisse à la mi-janvier, il nous faut un rude, un sérieux coup de main.

La prochaine réunion, rue de Bretagne, aura lieu le 8 janvier, à 20 h. 1/2. On est toujours certain de m'y rencontrer. E. ARMAND.

Variations sur la Justice (1)

I

La conception du juste dans l'antiquité gréco-latine

Nous devons le mot français Justice aux Romains, les plus grands juristes de de l'Antiquité. Le mot latin *ius* exprime le droit et aussi la législation. La *justitia*, à l'origine, c'est l'ensemble des droits, dans leur opposition avec les devoirs, — droits et devoirs étant compris comme des créations arbitraires du pouvoir législatif. Est juste tout ce qui est licite, c'est à dire conforme au statut juridique de la communauté.

Quant à la loi, qui crée le statut juridique, elle n'est qu'une dépendance de la religion, un petit rameau de l'arbre culturel. Le Code primitif est un traité des rapports de l'homme avec les dieux et, par licite, il faut entendre, en dernière analyse, ce qui est rituellement pur.

Même lorsque, par l'effet d'une réforme, dont l'époque ne peut être précisée, le droit se fut rendu indépendant de la religion et eût fixé sur la pierre ses propres décrets, la parenté ancienne se perpétua longtemps encore par mille liens. Il y eut, pendant toute l'Antiquité, une confusion tenace entre la magistrature et le sacerdoce.

Enfin, par une seconde réforme, la justice, en même temps que la morale, commença à son tour à se rendre indépendante du droit. Ce fut peut être l'œuvre des plaideurs autant que des philosophes.

Les intérêts particuliers en conflit avec le droit suggèrent sans doute les premiers balbutiements de la métaphysique venant opposer sa rigueur rationnelle aux formules utilitaires de la théologie primitive. Au même moment, les philosophes, premiers professionnels de l'intelligence, s'occupent d'asseoir petit à petit l'autorité de la pensée. Ils délivrent l'idée de sa dépendance à l'égard de l'action. La géométrie sort de l'empirisme et vient consolider l'autorité de la pensée en apportant des solutions déjà scientifiques, si sûres qu'elles permettent de prévoir les phénomènes et semblent commander à la réalité.

Cette immense révolution, dont on ignore l'origine et la durée, se trouve en tous cas si complètement achevée au V^e siècle avant Jésus-Christ que Platon peut donner à la métaphysique sa forme la plus parfaite en faisant des Idées les seules réalités de l'univers.

Ainsi donc, l'Antiquité classique nous apporte une conception de la justice qui, par beaucoup de ses caractères, ressemble déjà à la nôtre : elle est affranchie de la religion et de la loi positive; elle est fondée en raison; elle juge les rois, les peuples et les dieux!...

On peut même dire qu'au point de vue formel, il y a non seulement ressemblance, mais identité. Au point de vue formel seulement. C'est le même vase; il a le même galbe et la même décoration. Ce qui seulement diffère, c'est le contenu du vase.

Cette justice des anciens, aux attitudes

(1) Suite d'une étude parue dans *Un* en octobre 1920.

si pareilles aux attitudes de la nôtre, si semblablement drapée, supporte cependant sans s'émouvoir le spectacle d'une moitié de l'humanité réduite, corps et biens, à la discrétion de l'autre. On parle bien de fraternité entre les hommes libres. Mais les esclaves ne sont point des hommes.

Si, vers la décadence, quelques voix non chrétiennes prêchent la mansuétude à l'égard des esclaves, c'est en raison des vicissitudes de la fortune plutôt qu'en raison d'une conception de la justice répondant à la nôtre. Sénèque ne sait, pour toucher ses lecteurs, qu'évoquer à leurs yeux la possibilité d'être esclaves à leur tour.

Ce n'est point aux philosophes qu'il faut demander le sens que l'Antiquité enfermait sous le vocable de justice. Leurs définitions, abstraites et froides, ne nous éclaireraient guère. Mais il nous reste un nombre considérable de sujets d'école, sortes d'histoires édifiantes, base de l'enseignement moral, qui nous donneront une image plus fidèle de ce qu'était le juste dans la majorité des consciences. Valère Maxime, par exemple, sous le titre de *Justitia*, nous raconte l'histoire du maître d'école de Faléries, celles de Zaleucus et de Charondas. Ajoutez-y l'histoire de Régulus et des dix prisonniers renvoyés à Rome par Annibal après la bataille de Cannes, — vous aurez la note précise que nous cherchons.

La conception antique de la justice se fonde sur le respect de la parole donnée. Un engagement, pour la seule raison qu'il est pris, doit être tenu. Il est injuste d'y manquer. On ne raffine pas pour déterminer la part de consentement libre du sujet. Les engagements de la volonté humaine sont définitifs; ils ne souffrent pas d'être réformés.

Notre conception moderne de la justice va complètement à l'opposé de celle là. Elle tend à réviser toujours les engagements pris. Elle n'admet pour ainsi dire jamais de liberté suffisante pour le contractant. La moindre dépendance d'une partie à l'égard de l'autre (en fait il y en a toujours) suffit à vicier tout contrat.

Les sensibilités modernes se trouveraient fondées à tenir pour nuls et non avenue les engagements pris par Régulus de retourner à Carthage pour y être supplicié. Outre que lui-même n'ose croirait point tenu de regagner ses fers, on saurait bien l'empêcher, et cela au nom de notre conception du juste, de se livrer à une telle démonstration extravagante et démoralisatrice.

A notre époque, à peu près partout, mais surtout en France, le législateur inspiré par notre justice à une tendance à interpréter les intentions des parties et à reformer toutes les conventions. Aucun contrat ne résiste à l'interventionnisme indiscret de l'Etat.

La loi sur les accidents du travail, sur l'insaisissabilité des salaires (au delà d'une portion autorisée) et bien d'autres lois encore ont pour effet de dépouiller l'homme, au nom de la justice, d'une partie de sa liberté. Ces lois, d'ailleurs, se retournent toujours, en fin de compte, contre ceux sur qui s'est étendue la sollicitude de l'Etat.

Un homme jadis s'engageait librement

à quelque chose qui pouvait lui nuire. Aujourd'hui il ne le peut plus. La justice a, comme on le voit, considérablement évolué!

Elle a cessé d'être une fonction de la liberté pour devenir une fonction de la souffrance.

MARC L. LEFORT.

En marge des laideurs sociales

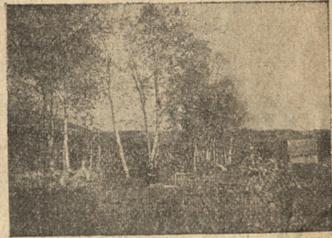
La caverne de Zarathoustra.

Sous l'impulsion du docteur Heinrich Goldberg — un anarchiste — quelques communistes se réunirent pour essayer de vivre librement au sein de l'état capitaliste.

Expulsés de la région de *Spreenhagen*, près de Berlin, ils s'installèrent à *Rotes Luch* (Marais rouge), près de Dahmsdorf-Müncheberg, à l'est de la capitale. Ils ne purent tirer immédiatement de leurs travaux tout ce qui leur était nécessaire, aussi quelques-uns d'entre eux furent-ils obligés de travailler au dehors chez des patrons. Chaque camarade put choisir entre un emploi à la colonie et un emploi à l'extérieur. Il en est encore de même à l'heure actuelle, et vraisemblablement cet état de choses durera bien quelques années, jusqu'à ce que la terre puisse subvenir à leurs besoins.

La colonie comprend le docteur Goldberg (médecin). Par suite de « négligence qui causa la mort de deux femmes dans une de ses cliniques », il fut condamné à deux ans de prison. Amstiehl, il fut mis en liberté en octobre 1922. Les autres colons sont végétariens et antialcooliques. Cependant, quelques-uns fument encore. Les adhérents comprennent des hommes, des femmes et des enfants. Ils ne séjournent pas toujours à la colonie, certains vont à Berlin, d'autres changent d'emplacemement, car il existe une colonie semblable à *Dusseldorf-Elter*. Constamment a lieu un véritable mouvement d'échanges. Des camarades s'en vont, d'autres viennent, soit comme nouveaux colons, soit comme remplaçants.

Ainsi que dans les autres pays l'Allemagne a des lois protectrices de la propriété privée, aussi la colonie dut-elle louer son emplacement.



On travailla ferme. Les herbes durent être asséchées, les arbres et les broussailles abattus et enlevés. Pour construire maisons et cabanes, on dut apporter souvent de très loin les matériaux nécessaires; dernièrement on gâcha de l'argile, on tressa des branchages et on construisit ainsi des demeures plus solides et partant plus durables pour les hommes et pour le bétail.

Cet été on récolta des pommes de terre, différentes espèces de choux, des épinards, betteraves, carottes, navets, des raves, des choux-raves, des oignons, etc... On ne sema pas de blé, mais la récolte de foin fut remarquable. La colonie possédait des lapins, quelques chèvres et beaucoup de poulets. Quelquefois l'on capture des lapins sauvages et des lièvres.

Dans les forêts avoisinantes, les colons récoltent beaucoup de baies et de champignons. La cueillette de ces derniers est si abondante que l'on est obligé de les sécher pour en assurer la conservation.

Après une période difficile, la vie de la colonie est maintenant fort active et les travaux y progressent d'une façon étonnante. Selon moi, les crises du début sont terminées et l'existence de la colonie peut être considérée comme garantie.

(Traduit de l'esperanto par P. F.) HOMO.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (2)

Si nous comparons la description de ces dessins avec celles que les mythologues païens (très antérieurs à Moïse) font de ces êtres ou génies des bois qu'ils appelaient *nymphe*, *faune*, *sylvaïn*, *satyre*... nous y remarquons une identité à un haut degré révélatrice de l'existence d'êtres réels, lesquels, en un temps très reculé, d'une antiquité incalculable (antérieure à l'homme des cavernes) existèrent dans les divers « édens » ou lieux fertiles qui abondaient alors sur notre Planète. Ces êtres plus frustes et plus grossiers que les premiers hommes, disparurent peu à peu et à mesure qu'apparaissait une espèce plus rusée, plus intelligente également, ni plus ni moins que des races sauvages ont disparu (tels les Apaches d'Amérique) devant l'invasion d'autres races, plus intelligentes ou plus civilisées.

Les hommes conservèrent un souvenir de ces êtres, grâce à la tradition qui passant de génération en génération se modifie capricieusement selon les fantaisies de l'imagination humaine, tout en conservant un fonds, un principe de vérité (car l'homme n'invente, ne produit rien de complètement nouveau; il se borne à copier, combiner et découvrir ce que la nature présente ou crée).

La légende ou fable mythologique relative à Hercule se fonda sur la tradition des grands travaux qu'incombèrent à l'humanité primitive pour se défendre contre la multitude des périls qui l'entouraient, principalement quand elle se vit obligée d'émigrer de lieu en lieu, soit à cause des persécutions ou de la concurrence qu'elle subissait de la part d'espèces parentes, soit à cause de la stérilité relative que causait l'excès de population ou de vivants qu'il fallait entretenir.

Dans la légende en question, nous trouvons la clé de l'énigme de l'existence de ces êtres mythologiques, qu'on a voulu faire passer pour fantastiques — c'est-à-dire inventés par la fantaisie humaine. Hercule, envisagé comme héros — et les héros étaient les fils que les Dieux avaient de leur commerce charnel avec les mortelles — Hercule représentant le type de l'homme primitif, plus intelligent que le reste

des êtres qui l'entouraient : il parcourait la terre, suivant la route que lui traçait le soleil — d'Orient en Occident, — dans le sens probable des premières migrations humaines. La nymphe Omphale l'accompagnait. C'est la femelle humaine, plus belle que les femelles des espèces parentes. Un faune les poursuivait. C'est le mâle de l'espèce voisine. Il était en amour ou désireux de jouir de la belle nymphe, défendue par la massue d'Hercule. Mais lorsque tombant de fatigue ils se livraient au sommeil, l'occasion était favorable au faune pour accomplir son lubrique projet. Ils concourent, pour y faire échec, la ruse — et voici le cerveau humain vainqueur des périls — de couvrir Omphale de la peau de lion dont se vêtait Hercule : une certaine nuit ils étaient endormis dans les profondeurs d'une caverne; le faune arrive, avec des artifices de félin, il pénètre dans l'abri, il tâte, il flaire, il palpe la peau du lion... il s'en écarte et s'approche de l'être qui dort à côté, qu'il suppose être Omphale; le voici qui tombe entre les bras vigoureux d'Hercule, qui s'éveille, reconnaît le faune au toucher et l'étrangle sur le champ. Et ce fut la victoire de l'homme sur ses concurrents d'espèce voisine, qui lui disputaient les fruits les plus exquis, les femelles les plus belles, les éléments naturels de la vie, dont par identité de conformation, les uns et les autres avaient un même besoin.

Les satyres donc furent les *anthropoïdes* qu'on donne pour ancêtres à l'espèce que nous appelons aujourd'hui humaine. Les *nymphe*s étaient les femelles les plus belles, les plus apprêtantes qu'on rencontrait alors. Comme aujourd'hui encore il y a des femmes plus ou moins séduisantes dans cette grande famille que nous appelons l'espèce humaine.

Et de même que nous distinguons entre beau sexe et sexe laid, la tradition distingua et appela belles *nymphe*s les femelles des satyres... elle les dépeignit comme très belles, séductrices, idéales; alors que les mâles en les décrivit horribles, barbus, pourvus de cornes... simple effet des préjugés, de l'imagination.

On traita également les satyres de lascifs : cette injure avait une explication. Dans ces édens, abondants en fruits très savoureux à la portée de la main, le satyre inoccupé était continuellement sollicité par les besoins impliqués par l'instinct de reproduction; entraîné par ces besoins, il cher-

chait les moyens de les satisfaire. La femelle qui passait à sa portée, il l'attaquait sur le champ. Moins lascives, plus continentales naturellement que le mâle, les femelles s'efforçaient de fuir la rencontre; si elles entendaient de la prairie ou du bois distant s'élever les clameurs du satyre, assez semblables aux brameurs du cerf, elles se réfugiaient dans le fourré le plus embrouillé, elles se cachaient dans la caverne la plus proche — tellement les effrayait la brutalité du mâle. Celui-ci se fâchait, éventait la ruse, tâchait d'y opposer d'autres ruses de son crû. Tantôt il poursuivait de toutes ses forces la belle dédaigneuse; tantôt il se tenait caché parmi les ronces qui entourent la fontaine aux eaux cristallines, attendant la venue de la nymphe; parfois il se juchait sur la cime d'un arbre élevé et scrutait les environs. Mais quand il lui donnait la chasse, qu'il l'atteignait, c'est par son ondulante chevelure qu'il la saisissait... il l'attirait vers lui avec une rage lubrique, l'étreignait à la façon dont le mâle couvre la femelle chez la plupart des mammifères, mordait avec délices la nuque, les épaules de sa victime, l'ensanglantait jusqu'à ce que lui-même s'avouât vaincu, ensanglanté à son tour... Aux cris de la nymphe, blessée et saignante, répondait l'éclat de rire bestial, stupide du mâle satisfait.

Ces rencontres étaient très fréquentes; de sorte que dans ces édens demi-vierges on entendait continuellement ou les clameurs des mâles en rut ou les lamentations des femmes appréhendées; mais comme on ignorait la pudeur et qu'on n'attachait pas d'importance à la chasteté, on entendait ces cris... sans plus y attacher d'importance qu'on le fait aujourd'hui au cabarement d'une perdrix.

L'absence de ce conventionnalisme qu'on a idéalisé postérieurement et auquel on a donné le nom d'éthique ou de morale, nous explique cette promiscuité des sexes à laquelle font allusion les vases étrusques mentionnés plus haut; cette absence de mœurs nous explique les actes répétés de sodomie et de bestialité attribués aux lascifs satyres — et rien ne nous force à croire que là où la tradition dit satyres, elle veuille dire « premiers hommes » — cela nous explique en même temps les incestes de tous genres qui avaient lieu dans les familles primitives.

(A suivre).
(Adapté de l'Espagnol par E. ARMAND).

Emilio GANTE.

